MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES

Missionnaires Oblats

DE MARIE IMMACULÉE

46e ANNÉE

Nº 184. — Décembre 1908.



ROME
MAISON GÉNÉRALE
2, Via Vittorino da Feltre.

BAR-LE-DUC
IMPRIMERIE S.-PAUL
36, Boulevard de la Banque.

Le premier et le plus pressant de nos besoins est d'avoir un homme, mais un homme réunissant les conditions suivantes : bon caractère pour la vie de communauté, santé et talents pour l'œuvre qui nous est confiée, connaissances et dispositions pour bien enseigner le catéchisme. Expliquer le catéchisme ! nous ne faisons que cela ici, le P. Paquette et moi. Nous espérons recevoir ce missionnaire avant la fin de l'année.

Mes amitiés aux Pères de Buffalo, et à vous, mon Révérend et bien cher Père, l'assurance de mon religieux respect en N.-S. et M. I.

Wm. J. KIRWIN, *O. M. I.*

ATHABASKA ET MACKENSIE

En dehors de la civilisation.

Nous empruntons au *Mois Littéraire* le récit d'une excursion faite par la Ctesse G. de Saint-Pierre, qui a eu le courage rare de poursuivre un itinéraire dont les étapes n'étaient ni marquées ni préparées par une agence.

Mardi 23 juillet. — En route pour le Nord, aussi loin que les premières neiges me permettront d'aller.

..... Notre équipage est des plus pittoresques. Aussi le Père supérieur de la paroisse aristocratique de la 10e rue d'Edmonton supplie le bon P. Husson de faire un détour avec notre chariot pour ne pas traverser la ville.

— Bah ! Bah ! dit le P. Husson.

— Mon Père, je vous en prie ! reprend le pauvre citadin.

Et sa physionomie prend une expression qui m'amuse beaucoup.

Le fait est que nous eussions été remarqués, quoique Edmonton soit la porte de l'Extrême-Nord. Nous avons le lourd chariot canadien à quatre roues. Sur le devant, le métis qui nous conduit et le bon P. Husson avec sa grande barbe blanche. Derrière eux, un gros tas de bagages sur lequel j'ai dû me jucher, faute d'autre place. Au milieu, un banc où sont assises deux petites Sœurs de la Providence de Montréal : deux enfants de vingt ans qui partent en chantant pour l'Extrême-Nord. Enfin, à l'arrière, un autre monceau de bagages, au-dessus duquel flottent au vent des capelines pour les Sœurs des missions.

Nous avons roulé ainsi cahin-caha toute l'après-midi. A 8 heures, on fait halte près d'un troupeau de huit cents chevaux qu'un Américain du Texas nommé Adaïr emmène dans les prairies désertes et couvertes de « buffalo-grass » de Lesser Slave Lake.

Là, nous avons joui du plus désagréable incident du « camping ». Nos deux chevaux rejoignent au galop ceux d'Adaïr, et le pauvre Père et le métis ont bien de la peine à les retrouver et à les ramener. Pendant ce temps, nous avions déjà allumé le feu ; le Père revient et se transforme aussi en bûcheron. Puis, nous dressons nos tentes, et j'ai dormi à poings fermés.

Ce matin, en revanche, il a fallu se lever de bonne heure. A 4 heures, le P. Husson nous appelle. Il avait déjà fait son lit et dressé son autel portatif au seuil de sa tente. Nous assistons à sa messe, agenouillés sur une couverture. Cette messe, dite par ce vieux pionnier du christianisme, là, en plein air, au milieu de la plaine qu'il a conquise et civilisée, est vraiment impressionnante.

Dimanche 28 juillet. — Depuis hier, nous voguons sur l'Athabaska. Notre caravane se compose de seize « sturgeon-boats », grands bateaux plats où passagers et ballots de marchandises sont entassés pêle-mêle au petit bonheur.

Maintenant, nous descendons la rivière, le courant suffit à nous entraîner, et un seul homme à l'arrière dirige la barque à l'aide d'une longue rame taillée à même dans un tronc de sapin (épinette, dit-on au Canada). Mais quand il s'agit de remonter, l'équipage doit travailler dur : dix hommes s'attellent alors sur chaque berge avec une longue corde et des bricoles en cuir. Parfois, les pauvres gens sont dans la boue jusqu'au-dessus du genou; ailleurs, ils ne peuvent avancer qu'en s'accrochant aux racines, tant la berge est escarpée.

Nous sommes six passagers seulement : les deux petites Sœurs de la Providence, deux pasteurs protestants et la femme de l'un d'eux. Cette pauvre petite femme partant à dix-neuf ans, là-bas, pour la rivière Mackensie, dans un poste où son mari et elle seront les seuls blancs à quatre-vingts milles à la ronde, me fait grand' pitié.

Deux officiers de la baie d'Hudson accompagnent les barges qui marchent aujourd'hui pour le compte de la Compagnie. Ce sont deux charmants gentlemen qui cherchent à nous rendre le voyage agréable et à nous procurer un confort relatif en dépit de toutes les difficultés d'une région entièrement sauvage et inhabitée.

Tous les hommes sont ivres et cuvent pesamment leur alcool, à l'exception de quelques-uns des steermen qu'on appelle généralement les guides. Tout à coup, un gamin de dix-sept ans, qui a bu pour la première fois de sa vie de l' « eau de feu », se lève, frappe à coups de poings son voisin, puis se jette à l'eau; heureusement, un autre le rattrape par les jambes. Notre guide, un bel Indien au nez d'aigle, aux cheveux aile de corbeau, donne un commandement bref; en deux minutes, le gamin est ficelé de la tête aux pieds comme un saucisson et jeté au fond de la barge où il mord les planches et hurle de colère pendant une demi-heure, après laquelle il se calme, épuisé.

Jusqu'ici, la descente de l'Athabaska est bien jolie : les deux rives sont couvertes d'épinettes, çà et là des touffes

de peupliers (qu'on appelle ici liards) y jettent une note plus claire; quant à l'eau de la rivière, elle est jaune et sale.

Le soir, au campement, les guides dressent la tente que je partagerai avec les deux petites Sœurs, sur le haut de la berge, loin des bateaux. Ils demandent aux deux Révérends de camper près de nous; puis, nous laissant sous leur protection, ils retournent surveiller leurs hommes qui se sont disputés et battus une partie de la nuit avec de vrais hurlements de sauvages que les échos de la forêt répètent sur d'étranges intonations.

Dans les bois, partout où il y a de l'eau, il y a des échos qui répètent les sons en les modifiant complètement. C'est ainsi qu'entre Edmonton et le Lauding, un soir, le lac voisin nous renvoyait le tintement des clochettes de nos chevaux avec un hululement si curieux que l'on croyait entendre au loin des loups.

Dans le site charmant où l'on s'est arrêté, un métis a pris une concession. L'été, il fait un peu d'agriculture; l'hiver, il tend ses trappes. En tout temps, il tient un magasin, le dernier que nous verrons d'ici quinze jours. Je lui achète un pot de crème dont nous nous sommes tous régalés, car désormais les laitages seront un luxe dont on ne pourra pas jouir souvent. Le repas terminé, on repart aussitôt camper plus loin; jamais on ne laisse les hommes passer la nuit à proximité d'une maison où ils pourraient peut-être en fraude se procurer de l'alcool.

29 juillet. — Le paysage se continue à peu près le même : de hautes berges couvertes d'épinettes, de chênes et de trembles. Ce matin, à un détour de la rivière, la colline rongée par le courant était à pic et toute couverte de curieux nids d'hirondelles. On dirait des milliers de petites cornues en carton gaufré, suspendues par un mystérieux artifice. Ces charmantes petites bêtes volaient au-dessus de nos têtes, en nuage tour à tour noir et argenté, semblables à un essaim d'abeilles noires et blanches.

Après le dîner, nous passons devant un campement d'Indiens : devant les « tepee », des tranches minces de venaison se fument et se sèchent au feu et au soleil. Un des rameurs part en « canoe » acheter de cette viande que ses camarades, à son retour, déchiquettent à belles dents, toute crue.

30 juillet. — Ce matin, à 8 heures, nous apercevons la longue flamme de gaz naturel de Portage Pelican, pauvre petit village d'une douzaine de huttes qui, depuis sept ans, est aussi brillamment illuminé que Broadway à New-York.

Au moment du « rush » au Klondike, un mineur découvrit le gaz tout à fait par hasard et à son plus grand péril. Il venait d'allumer sa pipe et, ayant jeté négligemment l'allumette sur la berge, une terrible explosion se produisit tout à coup, enveloppant le pauvre homme, brûlant sa barbe, ses cheveux et tous ses vêtements. Il en réchappa cependant sans blessure grave.

A la suite de cet événement, des prospecteurs vinrent chercher de l'huile minérale le long de l'Athabaska; ils forèrent un puits à Portage Pelican, mais trouvèrent une si grande pression de gaz délétère qu'à une bonne distance du puits les animaux tombaient asphyxiés. On remédia au mal en y mettant le feu et on fournit par là même aux Indiens une magnifique torche qui illumine toute la rivière et permet de lire à un demi-mille.

Portage Pelican est l'amorce de la route pour le lac Wabaska : c'est ici que les petites Sœurs de la Providence quittent les barges pour gagner à cheval la mission du bon P. Dupire, un Breton des environs de Redon. Le bon Père nous emmène admirer son « beau presbytère neuf », une espèce de hutte de sabotier : dans un coin l'autel, dans l'autre la cuisine; appuyées au troisième côté, quelques planches servant de lit; dans le quatrième enfin une fenêtre, luxe bien inutile, car l'air, la lumière et les moustiques rentrent par les cent ouvertures des joints mal assemblés. Le Père, comme un seigneur du moyen âge,

possède une douzaine de châteaux semblables, à quatre ou cinq jours de voyage les uns des autres, car sa paroisse est plus étendue qu'un département de France.

30 juillet. — Hier, après le dîner, le chef du convoi, M. Wood, me fait descendre en canot quelques rapides. Excellent exercice pour les nerfs et promenade charmante. Parfois l'eau est tranquille, on glisse alors sans bruit comme en un rêve, la carabine posée devant soi à portée de la main, les yeux fixés sur les berges où d'admirables paysages se succèdent tous plus beaux les uns que les autres.

Nous voici aux rapides. Le canot part alors comme une flèche, et au moment où je crois qu'il va se briser sur un rocher, mon guide, un métis écossais, le meilleur chasseur et le meilleur « canoeman » du Landing, donne un petit coup de pagaie et nous le rasons sans le toucher. Mon brave Billy, c'est ainsi qu'il se nomme, joint à l'adresse et à l'instinct de l'Indien toutes les qualités de l'homme blanc, tandis qu'en général le Peau-Rouge est paresseux, ingrat, et n'obéit qu'à sa fantaisie.

Hier soir, nous avons campé à un mille des grands rapides. Les métis chantent une chanson indienne en cree, et, à mon grand étonnement, je reconnais une mélodie que j'ai entendu chanter dans la République de l'Equateur par les Indiens « quichuas ».

La berge est trop escarpée pour y dresser ma tente, aussi le guide m'a arrangé à l'arrière une jolie petite chambre en jetant une voile sur une des rames. Ayant ramé toute l'aprés-midi, je ne tarde pas à m'endormir du sommeil du juste. Mais les heures se suivent et ne se ressemblent pas. Vers une heure du matin, je me trouve douchée de la plus belle façon : deux ou trois seaux d'eau me tombent sur la figure et sur les épaules. Je me lève d'un bond, et, frappant la toile avec ma tête, voilà une deuxième douche. J'entends alors le clapotis d'une grande pluie et je me rends compte que, dans un mouvement de

la barge, une poche d'eau s'étant déplacée est arrivée sur un trou au travers duquel je trouvais très poétique hier soir d'apercevoir une étoile. En me traînant sur les genoux et sur les mains, j'atteins des vêtements à moitié secs, je me roule dans mon ciré et je me rendors presque aussitôt, tant je suis fatiguée.

J'écris en ce moment sur l'île des Grands-Rapides qui partage la rivière Athabaska. L'eau, forcée de se presser dans deux lits trop étroits, forme deux rapides aussi beaux qu'effrayants.

A droite et à gauche, le torrent écume sur un semis de rochers à fleur d'eau avec un grand fracas. Les berges sont coupées à pic ; çà et là, cependant, sur des rochers en saillie, poussent des épinettes semblant suspendues comme par artifice.

Puis, c'est le pays sauvage en plein ; à cinquante milles d'un côté et quatre-vingt-dix milles de l'autre, il n'y a pas un être humain. Les teintes, changeant sous les rayons du soleil, offrent à chaque instant une beauté nouvelle. C'est là certainement ce que j'ai vu de plus beau au Canada. De tous côtés, l'île est d'un accès très difficile ; dans un endroit, le chenal n'est que d'un demi-pied plus large que les bateaux, et, tout autour, ce ne sont que des rochers et des troncs d'arbres que les grandes eaux du printemps ont laissés là, dans le plus bizarre enchevêtrement. Grâce à l'adresse merveilleuse des guides, toutes les barges abordent sans encombre, mais non sans peine, à la pointe sud de l'île. Là, on décharge toutes les marchandises, car ce n'est que vides que les barges peuvent risquer de sauter les rapides. La cargaison est transportée à la pointe nord par un tramway rudimentaire roulant sur des rails en bois.

31 juillet. — Un moment, dans le canot, j'allais avoir peur, mais me voilà guérie de ce mal pour le reste de mon voyage. J'ai obtenu de Wood la permission de descendre le Grand-Rapide en barge ; outre les hommes nécessaires

à la manœuvre, il n'est resté à bord que les deux officiers, le Rév. M. Vale et moi. Le Rév. M. Day s'étant trouvé il y a deux ans dans une barge qui se brisa sur un rocher, dut passer deux heures, lui et les autres hommes, accroché au rocher, transi de froid et tout trempé, avant qu'on pût arriver à leur jeter un câble. Aussi, non seulement il n'a pas voulu nous accompagner, mais encore il a tout fait pour nous dissuader de tenter le passage.

C'est pourtant extrêmement « exciting »; il vous court dans les cheveux et le long de l'épine dorsale de petits frissons remplis de charme. Nous avons d'abord reculé à un demi-mille au sud de l'île pour lancer la barge dans le Rapide.

A peine saisie par le courant, la barge est emportée comme une plume et avec la rapidité d'une pierre lancée avec une fronde. Je me cramponne et je résiste victorieusement au désir de fermer les yeux. Tout autour de nous, l'eau écume et gronde et l'air siffle à nos oreilles.

A l'arrière, Bird, le métis guide-chef, est cramponné à la longue rame qui lui sert de gouvernail : les sourcils arqués, les yeux fixés en avant, les narines dilatées, il est magnifique de force et d'énergie.

Nous arrivons à un vrai semis de récifs : sans lâcher son gouvernail, il saute trois ou quatre fois par-dessus, volant pour ainsi dire d'un bord à l'autre de la barge. Tout à coup, l'équipage pousse un hurrah, la passe est traversée, et nous accostons à un promontoire en face de la pointe nord de l'île. Bird est baigné de sueur; le Rév. M. Vale regarde sa montre : nous avons parcouru un mille en cinq minutes.

5 août. — Hier, j'ai fait ma première chasse à l'ours; hélas ! après m'être pendant près d'une heure réjouie d'un beau succès, il a fallu s'en retourner bredouille.

Dès 7 heures du matin, nous partons en chasse, Billy et moi ; avec un aussi excellent guide, je pouvais avoir bon espoir. Après six heures de marche, ayant vu le pied de

trois ours différents, Billy me hisse à sa suite sur un rocher surplombant toute la vallée. Nous allumons un « smudge » pour chasser les moustiques, aussi nombreux qu'enragés, et nous nous asseyons l'un à côté de l'autre. Le superbe panorama qui se déroulait à nos pieds me ravit d'admiration. L'Athabaska roulait ses flots écumeux en une large bande d'argent entre deux berges élevées et complètement dénudées en cet endroit.

Tout à coup Billy me touche le bras, et j'entends dans la brousse : « rac, rac, rac. »

— C'est un ours, me dit mon guide, en train de déchiqueter un tronc d'arbre pourri pour en manger les vers.

Et nous voilà sondant ensemble le bas-fond pour y apercevoir le dîneur, mais en vain. Soudain, nous voyons une masse noire glisser en bas, et, sans me donner le temps d'épauler mon rifle, l'ours a pris le large. Nous partons à fond de train, nous laissant glisser sur le dos le long des pentes unies. Nous arrivons au passage, mais, hélas ! dans le sable, nous voyons toutes fraîches les traces de notre ours : nous étions en retard de deux minutes.

— Bah ! me dit Billy, retournons où nous étions.

Et nous voilà regrimpant péniblement à notre observatoire où j'arrivai éreintée. Au bout d'une demi-heure, Billy me montre, à deux cents mètres de nous, un gros ours qui, assis comme un chien, regardait attentivement les framboisiers le long du ruisseau.

Je vise avec soin, mais la balle frappe trop à droite, car l'animal tourne la tête de ce côté ; vite, je vise de nouveau plus à gauche et, ô bonheur, la grosse bête roule au bas du précipice comme un vulgaire lapin. Mon brave Billy était triomphant, et moi bien davantage encore. Il nous faut environ une heure pour descendre et remonter la vallée. En arrivant, déception amère ! au lieu du cadavre de mon ours, nous trouvons les broussailles écrasées par sa chute, des éclaboussures de sang sur toutes les feuilles et master Bruyn parti !

Pauvre Billy, il paraissait encore plus navré que moi. Il ne nous restait plus qu'à suivre la trace avec de grandes précautions, car il paraît que les ours blessés s'aplatissent dans la brousse comme des chats et sautent sur vous avant que vous ayez eu le temps de les voir. Aussi mon bon Billy exige que je marche derrière lui, me grondant vertement quand je m'écarte de sa piste. Au bout d'une demi-heure, nous n'avions encore rien vu, et comme il est très dangereux d'être la nuit dans la brousse quand il s'y trouve un ours blessé, nous avons dû abandonner notre poursuite et rentrer au camp bredouille.

Aujourd'hui, le voyage se fait à travers des rapides plus violents et plus bouillonnants les uns que les autres. La rivière se rétrécit et coule entre des berges d'asphalte d'où découle çà et là du pétrole qui ambre l'eau sur le bord des couleurs de l'arc-en-ciel. Dans un des rapides, le bateau gouverné par le nouveau marié, à la noce duquel j'ai assisté au Landing, frappe un rocher sur lequel il reste comme porté en l'air, et tous les efforts des hommes qui le montent étant insuffisants, il faut pour le tirer de là que l'équipage d'un autre bateau vienne le hâler au moyen d'un câble. Les berges sont dénudées, sauvages et pittoresques; quelques promontoires très escarpés font tourner brusquement la rivière à angle droit, et la couleur noire de l'asphalte rend le paysage mélancolique.

6 août. — La nuit dernière, nous avons eu un violent orage. La pluie, le clapotis du bateau, le bruit de la grande cascade m'ont fait passer une nuit blanche, mais les intéressants incidents de la matinée l'ont bientôt fait oublier : toutes les barges vont sauter la grande cascade.

On décharge d'abord les marchandises qui seront transportées à dos d'homme de l'autre côté de la cascade pour être rechargées.

M. Wood me fait monter dans la barque de Bird pour effectuer le saut; on la pousse jusqu'au point de la rivière où la cascade est le moins haute et le courant le plus

rapide. Les rameurs arc-boutés aux bancs nagent de toutes leurs forces ; le bateau arrive alors à une vitesse d'environ quinze milles à l'heure.

Au moment où il atteint la crête, la vitesse acquise le fait continuer en ligne droite, après quoi l'avant s'incline et retombe dans l'eau, les hommes amortissant le choc avec leurs rames posées à plat. Si le bateau n'atteignait pas une si grande vitesse, il retomberait trop près de la cascade, et le courant « de retour » le ramenant sous la chute, il serait submergé et mis en pièces par les eaux.

Notre barge passe « all right », mais la suivante, plus chargée, a une planche enfoncée par une tête de rocher; heureusement, un des hommes peut la retenir en lui faisant un contrefort de ses pieds. A cause de cet accident qui aurait pu avoir des suites très graves, on décide de passer les barges les plus lourdes à la corde le long de la berge. Je veux éprouver cette nouvelle sensation et j'en suis en effet beaucoup plus impressionnée. D'abord, il n'y a pas de vitesse acquise; les hommes se tiennent à un câble une seconde sur la crête même de la chute et ne le lâchent qu'au moment de sauter. Puis il faut un effort violent pour pousser le bateau loin de l'eau de la cascade avec des perches.

A cet endroit, la chute est profonde de douze à quatorze pieds environ, et lorsque l'avant du bateau plonge, l'arrière décrit un arc de cercle dans le vide : il faut se cramponner à son banc pour ne pas piquer une tête en avant. Aussitôt passé, on éprouve une sensation de bien-être très agréable.

7 août. — Hier, nous sommes arrivés à 4 heures de l'après-midi à Fort-Mac-Murray, village de quelques « log cabins » autour du store de la baie d'Hudson. C'est ici que nous allons quitter les « scows » ou « sturgeon-boats » pour monter dans le steamer de la baie d'Hudson qui dessert Athabaska-Lake et les rivières communiquant avec lui, dans leur partie navigable.

Nous apprenons que le steamer ne pourra pas arriver

avant le 15, aussi notre bon et aimable M. Wood m'organise une chasse à l'ours, autour de la cascade que nous avons quittée hier, avec mon Billy pour guide et un jeune métis français du nom de Napoléon pour cuisinier.

Vendredi 9 août. — De retour à la grande cascade. Nous avons chassé trois jours, Billy et moi, sans succès. Aujourd'hui, j'ai manqué un jeune ours à 50 mètres à peine. Après avoir vu de nombreuses traces, nous nous étions perchés sur une éminence. Tout à coup, nous entendons l'ours déchiqueter des troncs d'arbres : le cœur me battait à se rompre; le bruit se rapprochait, et voilà l'ours en plein travers devant moi. Mais j'ai mal calculé la trajectoire et j'ai tiré un premier coup trop haut; au second coup, je l'ai blessé légèrement. Ne sachant pas au juste où il avait été frappé, nous descendons dans le fourré pour le chercher et nous voyons l'ours au-dessus de notre tête grimpant la côte. Je ne mérite vraiment pas la galante appellation que les métis m'ont donnée; ils m'ont appelée, paraît-il, « Matchichis », ce qui en cris signifie « le gentil petit chasseur ».

Hier, nous n'avons rien vu, mais un petit incident m'a vivement intéressée : nous avons entendu un petit écureuil d'épinettes pousser des cris perçants.

— Il y a un ours là, me dit Billy.

Il paraît, en effet, qu'en voyant un ours, ces petites bêtes le dénoncent comme les pies font en Europe pour les renards. Malheureusement, les moustiques se sont acharnés sur nous de telle façon que nous avons été obligés de faire du feu, et une saute de vent ayant poussé la fumée du côté de l'ours, celui-ci s'est enfui au lieu de sortir s'asseoir au soleil couchant comme ils en ont l'habitude.

12 août. — Toujours pas d'ours ! Samedi matin pourtant, nous en avions aperçu un gros qui mangeait des framboises, et nous l'avons approché à moins de 60 mètres. Enfoui qu'il était dans les framboisiers, je ne voyais que sa figure et ses deux yeux qui me regardaient fixement.

Un instant, j'ai eu l'idée de le viser à la tête, et je regrette de ne pas l'avoir fait. Calculant d'après la tête la place du cœur, la balle a porté un peu trop en arrière, déchirant la pauvre bête d'une façon atroce. Avec un chien, nous l'aurions sûrement rapporté, car nous le suivions à la trace du sang, et tous les cent mètres il se couchait, laissant une mare de sang. Nous le suivions aussi vite que possible, mais cependant en prenant le temps de bien regarder devant nous, de peur qu'il ne prît l'un de nous dans ses griffes avant que nous l'ayons vu, et les broussailles étant très fourrées, nous ne pouvions marcher vite. Il a donc eu le temps d'arracher des feuilles et de les enfoncer dans sa blessure pour arrêter le sang. Billy m'a dit en effet avoir souvent rattrapé des ours blessés qui s'étaient pansés ainsi. Nous avons d'ailleurs trouvé le buisson d'où il avait arraché les feuilles, puis, sur un tronc d'arbre renversé, l'empreinte sanglante de la patte de devant qu'il avait mise dans sa blessure. A partir de là, les traces de sang ont disparu, et comme il y avait d'autres traces d'ours dans tous les sens, nous avons dû abandonner la poursuite.

— Comment ! dis-je alors à Napoléon, qui, mourant de peur, manquait tout à fait d'enthousiasme, mais cet ours est horriblement blessé, tu as vu tout le sang !

— Oh ! me répondit-il tranquillement, d'un air gouailleur familier aux métis, je pense que tu (1) lui as enlevé le bout de l'oreille avec ta balle !

15 août. — Le steamer *Grabam* est arrivé hier ayant à son bord Mgr Grouard, Mgr Breynat et un vieux missionnaire, le P. Roure. Ce dernier, qui est depuis quarante ans dans le Mackenzie, se rappelant combien il avait souffert de la faim en venant en chariot de Minnéapolis à Great-Slave-Lake, s'est muni de trois grands sacs de pemmican.

(1) Les métis tutoient toujours, ils ne savent pas employer la forme de politesse.

Cela fait la joie de ses compagnons de route, qui le plaisantent à l'envi, mais le bon Père n'est qu'à demi convaincu que le chemin de fer soit construit jusqu'à Edmonton, et il refuse de se dessaisir de son pemmican. Détail bien touchant, ce sont ses sauvages qui lui ont payé son voyage en France.

— Père, lui dit le chef l'hiver dernier, pourquoi ne prends-tu pas ta pirogue et ne vas-tu pas en France près de ta vieille mère, qui va certainement mourir bientôt?

Le Père expliqua qu'il fallait aller dans de grands canots qui marchaient avec du feu. Le chef hocha la tête, pensif. Quinze jours après il revenait :

— Père, combien faut-il donner de peaux d'ours pour aller dans les grandes pirogues à feu?

Le Père fit le calcul et répondit. Au printemps, les anciens vinrent lui apporter les peaux d'ours :

— Tiens, Père, prends cela et va dire à ta mère que ce sont les Plats-Côtés-de-Chiens (nom de la tribu) qui t'envoient.

Il paraît que les Plats-Côtés-de-Chiens sont très sympathiques, mais, en général, la race rouge est loin d'être reconnaissante.

Le 15 août, le convoi de barges est arrivé à Mac-Murray où il s'est arrêté. L'exploratrice s'embarque à bord du *Graham*, steamer qui la conduit jusqu'à Chippewyan, sur le lac Athabaska, point le plus extrême de son voyage.

Lundi 19 août. — Chippewyan est très pittoresque, avec ses falaises aux rochers roses sur lesquels viennent battre les vagues du lac Athabaska, sa végétation pauvre et son beau granit aux teintes variées ; on se croirait transporté en Bretagne.

Mais quand on voit l'intérieur de la mission, quand surtout on visite la cuisine, on s'aperçoit bien vite que la civilisation est loin, bien loin ! A part les époques du passage des canards et des oies, du 1er janvier au 31 décembre,

les Pères et les Sœurs ne mangent à leurs trois repas que du poisson blanc.

— Nous sommes maintenant bien heureux, me disent-ils, depuis trois ans nous avons du pain.

Je supplie les Sœurs de ne rien changer pour moi à l'ordre de la maison.

— Oh ! me répondent-elles, personne ne nous reprochera nos parloirs trop fréquents; en dehors des visites des officiers de la baie d'Hudson, vous êtes la seconde visite que nous avons depuis vingt-cinq ans.

Mardi 20. — Le bon P. Le Doussal, supérieur de Chippewyan, envoie le steamer de la mission, *le Saint-Joseph,* me conduire à quatre-vingts milles du lac Athabaska. A partir de ce point, l'eau est trop basse pour permettre au steamer de passer, et il me faudra voyager en canot.

Le P. Lafond, de la mission Fond-du-Lac, et le bon F. Charbonneau m'accompagnent. La première partie du trajet est ravissante ; le steamer passe au milieu d'îles qui sont des amas de rochers hérissés de sapins qui poussent partout où ils trouvent une poignée de terre végétale. A l'embouchure de la rivière, le steamer fait lever des nuées de canards sauvages : je n'en avais jamais tant vu. Un peu plus loin, sur les bords de la rivière Quatre-Fourches, nous trouvons des loges d'indiens et des sécheries de poissons. Le Père me parle de ses grands enfants, les Montagnais du Fond-du-Lac, avec des illusions toutes paternelles :

— Ils sont gentils, me dit-il, jolis, propres, ce sont tous des saints !

Le chef montagnais, par exemple, ne croira plus jamais ce que disent les blancs. Jugez plutôt. Au moment du traité, l'agent du gouvernement canadien lui remit 60 dollars, une vraie petite fortune, et lui dit :

— Mets donc ton argent à la banque, six mois après tu le trouveras augmenté.

Or, le chef croyait savoir très bien ce que c'était qu'une

banque ; même il en avait une belle en cuir jaune à deux serrures. Le bourgeois du fort de la baie d'Hudson, en la lui vendant, lui avait dit :

— Cette valise-là, mon garçon, c'est solide, c'est une vraie banque impériale.

Le chef et sa femme enfermèrent donc l'argent à double tour et le laissèrent six grands mois, temps nécessaire à la génération des dollars. Pendant ce temps, ils en parlaient bien souvent tous deux :

— Combien y aura-t-il de petits dollars ?

— Seront-ils aussi grands que leurs parents ?

Mais quand il a ouvert la « banque », quelle déception ! Il a compté quatre fois avec sa vieille squaw, et il est bien sûr de ce qu'il dit :

— Il n'était né aucun petit dollar (1) !

Mercredi 21 août. — En-dessous de la Pointe la Paix. — Au nord de cette région, se trouve le dernier troupeau de Buffaloes sauvages ; le gouvernement les protège, mais les Indiens en tuent quelques-uns en fraude quand les Buffaloes vont loin des forts de la baie d'Hudson. En juin dernier, deux Américains ont réussi à les approcher et à les photographier.

Au dîner, j'ai goûté du poisson sec ; cela m'a paru moins mauvais que les autres plats du missionnaire. L'aspect n'est pas répugnant ; la chair forme sur la peau des barres jaunes qui paraissent en cire, et on peut y mordre sans fermer les yeux, tandis que toutes les variétés de pemmican sont des horreurs dont mes pointers, qui sont des chiens aristocrates, ne mangeraient certainement pas.

28 août. — En bas de la traverse Courte-Peau-River. — Ce matin, au Rapide Aboyé, j'ai quitté le steamer et le bon F. Charbonneau ; l'eau est désormais trop basse, il faut que je voyage dans mon canot.

J'ai deux guides. L'un, Baptiste Forcier, un bon grand-

(1) Strictement authentique.

père qui a une tête grise superbe et qui me soigne comme une enfant, est un métis français. L'autre est un chef de tribu indienne, Mitchina Natser, ce qui en montagnais signifie Bras-de-Fer. Ce dernier, en sa qualité d'Indien, est moins galant.

Samedi 24 août. — Nous dînons sur une dune de sable, sous un soleil torride ; je fais dresser ma tente pour ne pas attraper une insolation. Les deux hommes paraissent aussi trouver le soleil chaud, je les invite sans façon à venir dîner avec moi. Mais Bras-de-fer me répond « qu'au Nord du lac Athabaska, il est un grand guerrier, et qu'il ne peut vraiment pas s'abaisser jusqu'à manger avec une femme, celle-ci vînt-elle du pays des chers Pères. » Il n'y avait pas à insister, et je l'ai laissé se rôtir au soleil.

Baptiste m'amuse aussi beaucoup, il n'a jamais entendu parler du roi Edouard ; la reine qui est morte, par exemple, ah ! c'était une bien bonne « criature », comme il en faudrait beaucoup ; le gouvernement du Canada compte un peu pour lui, mais la Compagnie de la baie d'Hudson ! ! ! Il fallait voir avec quel ton de voix révérencieux il disait « la Compagnie ! »

— Vois-tu, me disait-il, il n'y aura jamais de « game laws » dans ce pays-ci ; si le gouvernement voulait essayer de faire cela, la Compagnie ne le lui permettrait pas !

La Compagnie de la baie d'Hudson a été pendant de si longues années l'unique autorité du pays que son influence est énorme. L'Indien, ayant toujours été traité avec justice et humanité, s'appuie beaucoup sur elle, sans préjudice du respect et de la crainte qu'il a pour les officiers de la Compagnie, qui se sont toujours montrés des hommes d'énergie.

Ce soir, nous trouvons un autre camp habité par des Indiens cris ; à ma grande stupéfaction, j'apprends qu'ils savent déjà et mon voyage et mes exploits cynégétiques du Manitoba. Cette rapidité avec laquelle les nouvelles se répandent parmi les Indiens fait l'étonnement des blancs

habitant l'Extrême-Nord qui l'ont surnommée « the mocassin telegraphy ».

Dans une des huttes, se meurt un vieux sorcier, un « manitouli », dont la conversion a été bien extraordinaire. Un jour d'hiver, étant à la chasse avec sa femme, il entendit une voix qui lui dit en cris :

— Je suis Jésus, regarde.

Et le vieux chef vit la terre s'entr'ouvir devant lui, et le feu de l'enfer lui apparut. La voix continua :

— Voilà où tu brûleras si tu ne renonces pas à toutes tes amulettes.

Les deux pauvres sauvages prirent la résolution de se convertir, et, terrifiés par la pensée de leurs péchés, ils restèrent là neuf jours priant et pleurant. Après quoi le vieux « manitouli » jeta à la rivière ses herbes desséchées, ses peaux de crapauds, etc....., puis il alla à la mission et se fit chrétien. S'il faut en croire les Indiens, il aurait conservé son don de prophétie et il en aurait fait d'extraordinaires qui se seraient réalisées.

Mardi 27. — Devant la splendide cascade de la Rivière de la Paix. — Figurez-vous une chute d'eau d'un mille de long, tombant d'une crête dentelée et hérissée de rochers. Nous retrouvons ici une colonie de ces charmantes petites hirondelles de sable dont les nids curieux sont suspendus au creux des rochers et groupés ensemble comme les maisons d'un village.

Le paysage est vraiment superbe : la cascade écume à perte de vue, et, penchés sur l'abîme, çà et là, des rochers que les eaux rongent un peu chaque printemps. Le rapide qui précède la cascade est aussi fort beau. Au pied, une île couverte d'épinettes, et dont les falaises blanches étincellent au soleil couchant. Enfin, des deux côtés de la rivière, la beauté austère des grands sapins et la verdure plus tendre des trembles et des bouleaux.

La journée a été rude pour mes deux guides ; il faut faire « portage », c'est-à-dire tout transporter au sommet d'une

falaise de 6 ou 7 mètres de haut, puis à un demi-mille jusqu'au haut du rapide, et enfin tout remettre à l'eau.

Au moment de la halte du lunch, Iron-Arm ou Bras de-Fer m'explique comment se fabrique un canot d'écorce, ces jolis « canoes » si légers que je les soulève d'une seule main. Pour que sa leçon de choses soit plus compréhensible, il pèle un bouleau, enlevant très habilement, d'un seul morceau, un rectangle d'écorce de trois mètres de long sur un mètre de large. C'est cette écorce, à peine épaisse de deux millimètres, que les Indiens cousent avec du jonc sur une carcasse de sapin, et sur ces fragiles embarcations, ils font des centaines de milles et descendent les plus dangereux rapides.

Vendredi 30 août. — Nous sommes arrivés à la mission du Fort-Vermillion, où les Sœurs de la Providence me reçoivent avec une cordialité et une amabilité sans pareille. J'ai eu la chance d'arriver à la mission au moment où il y avait de la viande fraîche ; de ma vie, je n'avais mangé meilleur beefsteak. Que dire du lit avec des draps et un matelas qui me fut offert ensuite ? Je trouvais délicieux alors de voyager ainsi en exploration, tant il est vrai que maux passés ne sont que songes !

J'ai passé la journée avec les bonnes Sœurs, qui me racontent des histoires de missionnaires, la plupart fort émouvantes. Les Pères sont heureux à leur tour de m'entendre parler de la France dont ils sont si éloignés. A 9 heures du soir, j'étais déjà retirée dans ma chambre, quand les Pères me font prévenir qu'il y a une aurore boréale. Nous sortons dans la cour avec les Sœurs pour jouir de ce spectacle que je n'avais jamais vu. Au nord, une bande de lumière aux teintes blanches, roses et vertes, animée d'un mouvement de vibration très curieux, à travers laquelle nous voyons scintiller les étoiles. Parfois, me dit le supérieur, la portion de la voûte céleste ainsi illuminée semble très près de terre, et les Indiens s'amusent à tirer dessus des flèches, et les flèches, assurent les Indiens,

retombent à terre la pointe brûlée. Très souvent, l'aurore boréale est accompagnée d'un bruissement pareil à celui du vent passant dans les feuilles sèches avant leur chute des arbres.

Ce matin, je demande au Père de visiter son presbytère. La salle d'en bas (le grand salon de réception) m'avait paru déjà bien misérable, avec sa bibliothèque dans un coin et dans l'autre un grabat sur lequel est couché jour et nuit un vieil aveugle recueilli par les Pères ; or, c'était la plus belle pièce de la maison. Les chambres des Pères sont pour mes yeux européens de vraies curiosités, et je n'aurais jamais cru que des hommes de race blanche pussent être aussi étroitement et aussi pauvrement logés.

Le Père m'emmène ensuite en boggy visiter les superbes champs de blé et d'orge qu'il a défrichés et ensemencés au prix d'un énorme labeur et au milieu de grandes difficultés. La mission des Pères a été le commencement de la civilisation du Fort Vermillion. Cinq ou six années de belles récoltes ont eu raison de l'incrédulité publique, et maintenant quelques blancs et plusieurs métis cultivent le sol. C'est le point le plus septentrional de l'Amérique où le blé mûrisse.

Jeudi 5 septembre. — J'ai quitté Fort-Vermillion lundi matin avec William Beaugrand comme premier guide et Mercredi comme second. Mercredi est un vrai type de « coureur des bois » : maigre, osseux, une figure aquiline, de longs cheveux noirs, jamais il ne porte de chapeau, et une ceinture bariolée maintient ses « buck skins » et serre le maillot de laine qui lui sert de veste et de chemise.

— J'ai quarante-trois ans, me dit-il, j'ai rôdé toute ma vie, d'abord après les caribous dans les steppes, ensuite après « la bonne quartz » au Klondike, mais je n'ai trouvé que des petites « nuggets » et je n'ai pas encore fait fortune.

Toute la partie de la rivière de la Paix que j'ai parcourue depuis Vermillion est vraiment ravissante à voir : deux fois, le lit de la rivière est obstrué par trois ou quatre îles

entre lesquelles l'eau coule impétueuse dans des canaux profonds. Ces îles sont couvertes d'épinettes sous lesquelles on commence à voir se pourprer les feuilles des « moose berries ». Les journées sont chaudes, avec de la brise, les nuits fraîches; c'est la splendeur si justement renommée des automnes canadiens.

Mardi, nous avons fait halte dans une île reliée à l'île voisine par une battue de sable, découverte lorsque les eaux sont basses. Ayant vu les pistes d'un gros ours et de sa famille, Mercredi et moi sommes partis le long de la battue; près d'une mare où nous avions entendu craquer des branches, toute la famille se régalait de baies; mais, hélas! pas le moindre vent, et impossible de les approcher. Après être restés deux heures à l'affût derrière une touffe de saule, nous sommes rentrés au camp à la nuit, la tête enflée par les moustiques et sans avoir rien vu.

Samedi 7 septembre. — Wolverine Point. — Nous sommes arrivés hier juste à temps pour sauver un ours aux prises avec une bande de loups. En entendant marcher l'homme qui tire le « canoe » à la cordelle, un loup a donné l'alarme, et toute la bande s'est sauvée d'un côté tandis que master Bruyn décampait de l'autre. Nous les aurions vus, sans la fumée d'un feu de forêt qui nous empêche de voir à vingt mètres. Ces feux sont généralement dus à la négligence des voyageurs. Quelquefois aussi, les Indiens les allument pour « s'amuser ». Depuis Vermillion, nous rencontrons çà et là de grandes étendues de terrains hérissées de squelettes d'épinettes desséchés par le feu, très curieux à voir, quoique d'un aspect lugubre.

Le ministère des Inorganized « Territories » vient d'édicter des lois très sévères pour les voyageurs qui abandonnent leur campement sans éteindre leurs feux, au risque d'incendier ainsi les forêts que l'on sera heureux de trouver encore lorsque toutes celles de la British Columbia auront été abattues. Nous avons rencontré un campement d'Indiens montagnais (montainers), et je leur ai acheté de

la viande d'ours. Mercredi dit au chef que j'avais déjà tué un orignal et fait ce matin coup double sur des canards sauvages ; *res miranda populo*, il a daigné me donner une poignée de mains.

Depuis Wolverine Point, le paysage devient de plus en plus en plus joli : les berges s'élèvent en coteaux malheureusement dénudés par le feu. Nous avons eu deux jours de pluie et de froid piquant la nuit.

Vendredi 13 septembre. — Battle River. — Horrible nuit ! Hier soir, à 4 heures, pendant que, ma carabine sous le bras, je faisais une petite promenade, mes guides Beaugrand et Mercredi filaient à trois milles de là passer la nuit avec un Indien dont nous avons aperçu la tente. J'ai attendu quelque temps près du feu, puis je me suis glissée sous mes couvertures, gardant toutefois ma carabine en travers sur mes genoux.

Il n'y avait plus de bois pour entretenir le feu, et des hurlements lointains m'avertissent qu'il vaut mieux ne pas dormir. J'ai appris depuis que, deux jours avant, un Indien avait été attaqué par les loups à dix milles environ de l'endroit où j'ai passé la nuit. Ce matin, j'étais aussi indignée que fatiguée, mais à neuf cents milles de la civilisation, que faire !

Une chose pourtant m'avait intéressée : une multitude innombrable de grues ont passé en croulant toute la nuit au-dessus de ma tête. J'espérais que quelques-unes se poseraient sur la grève, et je leur aurais tiré au petit bonheur quelques coups à chevrotines, mais nos voyageuses passent bien haut en me chantant leur ironie.

Samedi 14 septembre. — Hier soir, froid intense, auquel nous sommes d'autant plus sensibles que nos provisions commencent à s'épuiser. Mercredi est parti pour essayer de tuer quelque chose, mais il rentre bredouille, de sorte que notre ordinaire est bien maigre, et il commence à neiger.

Lundi 16 septembre. — Il neige depuis samedi, impossible de voir la rivière ; nous campons toujours et nous

sommes à la ration, car notre voyage est plus long que nous ne pensions. Quatre gros troncs d'arbres qui flambent joyeusement nous font un bon brasier, et cela jette une petite note gaie au milieu de la mélancolie générale. Hier soir, un moose en quête de bonne fortune est venu bramer près de notre camp. En imitant le cri de la femelle, on aurait pu l'attirer et le tuer et avoir ainsi de quoi nous rassasier, mais Beaugrand n'a jamais voulu. Il devait avoir peur, car il n'y a pas longtemps, près de Vermillion, un sauvage a été tué par un orignal, et quant à mon guide, je le soupçonne d'être aussi lâche qu'il est vantard.

Samedi 21 septembre. — Mission Saint-Augustin. — Quel soulagement de me trouver chez le bon P. Le Serrec, un Breton comme moi ! Bonne table et bon lit ; aussi à 11 heures je ronflais encore, en dépit de toutes les cloches de la maison ; j'arrive juste à temps pour le repas de midi.

Pendant ce temps, le bon Père faisait sept lieues à cheval pour me chercher un chasseur d'ours et d'orignal. Le chef des cris viendra me voir dimanche pour convenir avec moi de ses conditions. Quelles maisons du bon Dieu que les missions de ces bons Pères Oblats ! Au Vermillion, ils gardent ce vieux Castor aveugle qui est, comme tout Peau-Rouge, ingrat et d'un caractère insupportable ; ici, ils jouissent d'une vieille squaw de quatre-vingts ans de la tribu des cris : d'une saleté repoussante, elle chique et naturellement crache partout, et c'est là le moindre de ses inconvénients ; les Pères sont pleins d'attentions pour elle.

La région de la Upper-Peace-River est vraiment merveilleuse. Ces dernières années, plusieurs blancs, suivant l'exemple des Pères, se sont mis à cultiver, et en ce moment, de tous côtés, on descend du blé sur de grandes barges jusqu'au moulin à vapeur que la Compagnie de la baie d'Hudson a construit au Vermillion. Que dire des magnifiques tomates, du maïs et de tous les beaux légumes que l'on voit chez les Pères ? Qui pourrait penser que tous

ces produits puissent réussir dans une région si éloignée au nord ?

Mais c'est qu'ici, outre le soleil extrêmement chaud des étés canadiens, il souffle le chinook, vent chaud qui descend des Montagnes Rocheuses et qui fait fondre complètement toute la neige plusieurs fois par hiver. Ici, on laisse les chevaux dehors toute l'année, et les quelques « ranchers » qui ont eu le courage d'y venir font beaucoup d'argent, car ils vendent à trois ans un cheval qui ne leur a pas coûté un centime.

Au pied des Montagnes Rocheuses, à cent milles à peu près d'ici, il y a un troupeau de chevaux sauvages, descendant de chevaux de la baie d'Hudson qui prirent le large il y a quelque trente ans. L'hiver dernier, quelques Indiens, profitant de la grande quantité de neige, réussirent à en prendre cinq au lasso ; trois purent être domptés, mais on dut relâcher les deux autres, ils étaient indomptables.

La mission est une véritable école industrielle. On y fait de la chaux ; une chaudière de 35 horse-power actionne des scies circulaires, des raboteuses, des machines à faire les mortaises, etc., et enfin un moulin à farine qui en fournit à toute la contrée. Tous ces travaux sont faits à un prix si minime qu'un inspecteur du gouvernement n'a pas hésité à écrire que la R. C. Mission avec son outillage serait une grande facilité d'existence pour les nouveaux colons.

Dimanche 22 septembre. — Aujourd'hui, le chinook brûle et démolit tout. Pendant la grand'messe, les bois de l'église pliaient et gémissaient, accompagnant à leur manière les strophes du *Stabat Mater*. La marche au milieu des tourbillons de sable qui viennent de la rivière est si fatigante que je reste dans ma chambre, regardant par la fenêtre les arbres se tordre et les colonnes de sable passer. Bientôt, je m'aperçois que le sable est entré par les fenêtres, et ma chambre en est couverte.

Ce matin de bonne heure, en effet, tandis qu'il n'y avait pas un souffle d'air autour de la mission, là-bas, du côté

des Rockies, on entendait distinctement comme le roulement d'un train.

— Dans deux heures, nous aurons le chinook, me dit le Père.

Et, deux heures après, on ne pouvait plus mettre le pied dehors.

Mon guide, cependant, est venu me voir : c'est un beau vieillard à barbe grise et à la figure aquiline ; il est chef des cris de la Peace-River-Crossing. Il me regarde en souriant, secoue la tête et dit au Père en cris :

— Tu crois que *cela* sera capable de nous suivre ? Est-ce que *cela* pourra monter un « cayuse » (petit poney indien), marcher dans les brûlés, se lever matin ?

Je proteste de ma diligence. Ceci a l'air de le rassurer. Il me regarde en souriant et dit au Père avec une certaine solennité :

— J'ai quelquefois permis à des hommes blancs de nous suivre dans le bois, je ne pensais jamais le permettre à une squaw. Mais nos têtes ont blanchi ensemble ; quand je t'ai connu nous étions jeunes, et je ne veux pas te refuser cela !

Mais lorsque le vieux chef a dit qu'il s'était engagé à m'emmener chasser, toute la tribu est entrée en effervescence. Les squaws ont claqué des mains en accablant les hommes de railleries. Surtout les vieux se sont révoltés et ont menacé le chef de le déposer. C'est qu'un « manitouli » (prophète) a dit au siècle dernier que si jamais une femme tuait un moose ou un ours, les squaws prendraient invinciblement l'habitude de cravacher leurs maris. Or, tous les bucks étant mariés, ils ont déclaré qu'ils se refusaient à courir la chance d'être battus par leurs femmes.

Quel chef d'Etat résiste à la pression des électeurs ! Le vieux chef est donc revenu à moi :

— Pas bon pour femme chasser, dit-il.

Je lui offre 10 dollars par coup de carabine, il secoue la tête négativement.

— Dis combien tu veux argent ?

— Nous ne voulons pas argent. Pour 1.000 dollars, mes hommes ne veulent pas que tu tires.

Je dis alors au chef que j'ai tué un bull-moose dans le Manitoba, et qu'il n'est arrivé aucun malheur à personne. Il m'interrompt sèchement.

— Quand j'ai parlé, c'est dit.

En apprenant cela, le pauvre P. Le Serrec en a eu les larmes aux yeux :

— Voilà trente-deux ans que je me dévoue à la tribu des cris et que j'essaie de les dégager de leurs vieilles superstitions. Votre chasse est le premier service que je leur ai jamais demandé ! Cette race rouge est vraiment ingrate par nature et bien réfractaire à toute civilisation !

Je n'ai donc pas chassé, mais j'ai du moins vu la chasse, ce qui est fort intéressant, et j'ai fait sur les Indiens des études de mœurs également pleines d'intérêt.

En tête de la caravane marchait le chef, puis les trois bucks, moi-même, la cheffesse, type très pittoresque de vieille Indienne, et une affreuse squaw à laquelle les officiers de la baie d'Hudson ont donné le caractéristique surnom de Piggy. Nous étions tous montés sur de petits « cayuses » fort énergiques et adroits comme des singes ; nous avions des selles mexicaines très confortables.

L'ascension des côtés qui montent de la rivière la Paix à la plaine est ravissante ; elle a duré trois heures qui m'ont paru bien courtes. Les mamelons couverts de foin succèdent aux mamelons ; çà et là de jolis ruisseaux chantent sous l'or des bosquets de trembles que l'automne a jaunis. En bas, sous nos pieds, nous voyons s'étendre au loin la large bande argentée de la rivière avec deux taches or et vert, les deux îles en aval et en amont de la mission, la cent seizième et la cent dix-septième que j'ai comptées depuis Fort-Vermillion. En haut des côtes, le terrain est plat pendant quelque temps, formant une bande parallèle à la rivière, puis, au delà de ce plateau, on retrouve des

vallées et des collines. Ce plateau serait merveilleux pour des ranchers, les conditions climatériques sont les mêmes qu'aux environs de Calgary. Les deux ou trois colons blancs ont brûlé de larges espaces de futaies ; les uns, complètement déblayés, ont pu être fauchés à la machine l'été dernier, et nous voyons çà et là de grosses meules de foin qu'on descendra en traîneau pendant l'hiver.

A côté de ces riches prairies, d'autres espaces plus grands encore n'ont pas été déblayés. La plaine est alors couverte de troncs noircis, les uns debout, les autres couchés et entrelacés comme les mailles d'un filet. Entre ces troncs, le foin pousse haut et dru et sert à nourrir les troupeaux de cayuses à demi sauvages qui s'élèvent tout seuls au grand air. L'hiver, ils grattent la neige jusqu'à ce qu'ils trouvent le foin, et, la nuit, ils se couchent serrés les uns contre les autres sous les épinettes de la forêt. Tous les ans, le propriétaire d'un troupeau n'a que la peine de marquer les poulains au fer rouge et d'attraper au lazzo les chevaux de trois ans qu'il dresse ou vend sauvages. Le prix moyen est dans le premier cas d'environ 100 dollars, et 40 environ dans le second cas.

Le premier repas m'intéresse beaucoup. Le vieux chef fait un signe à M[me] Piggy, et celle-ci m'offre sa pipe qu'elle fumait continuellement. L'accepter eût été pour moi un acte héroïque auquel je ne pus me résoudre.

Pendant le repas, les femmes servent les hommes avec une si grande déférence que je ne puis m'empêcher de penser que le féminisme aurait du bon par ici. Le chef cependant était aux petits soins pour moi, et, s'il n'a jamais voulu me laisser chasser, du moins il m'a tout le temps soignée de son mieux, faisant dresser ma tente au meilleur endroit du camp, me donnant le meilleur morceau de viande de la « boucanerie ». Chaque fois qu'il me servait une tasse de thé ou qu'il étendait sa couverture pour me servir de siège, M[me] Piggy crachait par terre avec mépris ou ricanait en regardant les bucks.

Le mercredi matin, nous avons vu de jolis lacs et nous avons chevauché à travers un fouillis de troncs abattus croisés en tous sens.

Les Indiens m'avaient donné leur meilleur « cayuse », et c'était curieux de voir avec quelle instinctive adresse ce petit animal enjambait les troncs, les sautait ou montait dessus selon les cas, mais sans jamais faire un faux pas, tandis que, moins adroits, deux chevaux s'abattent, et il faut couper à la hache un ou deux troncs d'arbres pour les dégager du réseau qui les enserre.

A midi, nous voyons des pistes fraîches d'orignaux ; on s'arrête aussitôt et on forme le camp. Je tente de nouveau d'offrir de l'argent aux Indiens pour me laisser chasser, mais en vain. Un jeune buck part en avant et commence à appeler le moose. Il répond presque immédiatement et vient vers l'Indien en craquant les branches avec ses cornes et ses sabots. D'après les traces, les Indiens avaient compris qu'il était accompagné d'une vache ; aussi est-ce le cri du bull qu'ils imitent à l'aide d'un cornet d'écorce de bouleau, et le bull est arrivé immédiatement prêt au duel et suivi à quelques pas en arrière par la vache.

A 30 mètres, le buck l'a tué avec la plus grande facilité, et la vache de s'enfuir à toutes jambes. Ce n'est qu'alors qu'il m'a été permis de m'approcher, mais encore les Indiens n'ont-ils voulu me laisser photographier la bête morte qu'après lui avoir coupé la tête.

Samedi 28 septembre. — L'heureux chasseur d'avant-hier a tué aujourd'hui quatre mooses, chose extraordinaire ! Cela me fait constater encore une note des mœurs indiennes qui a bien son intérêt. D'abord, quand les bucks sont rentrés, le roi de la chasse n'a rien manifesté, ni les squaws n'ont rien demandé. Au bout de cinq minutes, je dis aux bucks : « Killed mooses » ? Tous ont continué à manger sans répondre. Je réitère ma question, alors il lève la main en baissant le pouce : « Quatre », me dit-il d'un ton indifférent. Pas une exclamation n'accueille la nouvelle.

Le vieux chef, tout en fumant, me dit :

— Moi tué cinq même jour ; quatre, belle chasse.

Quant à l'heureux chasseur, qui, au fond, étouffait d'orgueil, pas le moindre sourire n'a épanoui sa physionomie.

Cette après-midi, les deux Indiens et moi nous sommes allés chercher la viande des mooses, ou plutôt une partie, car il faut quatre « cayuses » pour porter un gros bull-moose. Nous avons suivi une charmante vallée et passé sur des crêtes étroites comme sont en Europe les sentiers des chèvres.

Nous sommes rentrés à la nuit, poussant devant nous les chevaux chargés de viande.

Ce soir, les Indiens tiennent un « pow woo », et après avoir longtemps discuté, ils viennent m'annoncer que je peux tirer des timber-wolves et des coyotes ; mais leur permission ne m'a pas servi à grand'chose, car je n'en ai pas vu un seul ; je présume même que c'est dans cet espoir qu'ils me l'ont accordée.

Mercredi 2 octobre. — Hier, voyant qu'il n'y avait pas moyen pour moi de chasser, et comme mes guides ne se disposaient pas à rentrer bientôt, je suis partie seule à pied. Ce que voyant, le chef a envoyé sa femme me rejoindre, et nous avons fait 20 milles à pied pour regagner la mission.

Vendredi 11 octobre. — Deux jours de wagon m'ont amenée à la R. C. Mission de Lesser-Slave-Lake.

J'ai fait la visite de toute la mission Saint-Bernard. L'évêché, la maison des Sœurs, l'église sont des constructions qui figureraient bien dans une grande ville. Ce sont les Pères et les Frères qui ont tout bâti, et la moitié des planches ont été sciées à la main, car ce n'est que récemment qu'ils ont pu acheter des scies circulaires et une machine à vapeur.

Cette après-midi, la femme de l'officier en charge du fort ne la baie d'Hudson m'offre très aimablement une promenade en voiture le long du lac. Chemin faisant, elle me

parle avec enthousiasme des missionnaires catholiques et me dit que, quoique appartenant à la religion protestante, elle a pour eux une très vive sympathie et la plus grande estime.

Lundi 14 octobre. — Délicieuse et très intéressante promenade à cheval avec un des Pères, au galop tout le temps dans des sentiers remplis de souches. A midi, nous arrivons à une baie du lac des Esclaves où les Indiens sont en train de faire la pêche d'automne avec de grands filets longs de 12 à 15 mètres. De cet endroit, on voit toute la côte sud du lac avec ses belles grèves de sable et ses collines couvertes d'épinettes.

De distance en distance, les loges des pêcheurs, et, devant, des bâtis de bois soutenant des rangées de poissons blancs ou dorés qui sèchent, les uns au soleil, les autres à la fumée. Chaque étalage compte environ un millier de gros poissons.

A midi, nous dînons dans une grande et belle loge. Devant le feu, au milieu de la loge, quatre beaux poissons blancs rôtissaient, enfilés sur des baguettes de saule. La femme en désosse un très adroitement et nous le sert. Entre la peau et la chair il y avait des pannes de graisse. Nous trouvons ce mets succulent.

Mardi 16 octobre. — Hier soir, j'ai accepté à dîner au fort de la baie d'Hudson. On ne se serait guère douté, dans cette salle à manger bien éclairée, bien chaude et où rien ne manquait, que le chemin de fer est à six jours de voyage.

Du 22 au 27 octobre, la comtesse G. de Méhérenc de Saint-Pierre traverse le lac des Esclaves et descend la Lesser-Slave-River jusqu'à son confluent avec la rivière d'Athabaska à la ville de ce nom.

27 octobre. — Les Pères de la mission Saint-Bernard m'avaient recommandée à un jeune Anglais, inspecteur des grands comptoirs de la Compagnie Revillon, le seul faisant dans le Far-North une sérieuse concurrence à la

Compagnie de la baie d'Hudson. A ce propos, le P. Le Serrec me raconta que, l'hiver dernier, un de ses Indiens cris attrapa un renard argenté de race pure et vint lui demander conseil pour le vendre. L'Indien n'était pas arrivé depuis cinq minutes que deux cavaliers dévalaient la colline à fond de train ; c'étaient les agents de la baie d'Hudson et de la maison Revillon. Ils arrivèrent à peu près en même temps et se mirent à enchérir sur la précieuse fourrure.

Ce fut l'agent de la baie d'Hudson qui l'emporta et s'en fut avec le renard argenté, qu'il avait payé 500 dollars à l'Indien. Le Père recommanda à celui-ci de ne pas dépenser follement son argent, mais ce fut inutile ; il acheta des foulards de soie pour sa femme et pour lui, des bagues en or pour ses amis, enfin perdit le reste au jeu, et, au bout de quinze jours, il n'avait plus un sou.

30 octobre. — Hier soir, nous sommes arrivés à Edmonton ; mon voyage dans le Far-North du Canada a donc duré trois mois, presque tout un été en dehors de la civilisation ; j'ai constaté durant ce temps combien on se passe facilement du luxe et du confort excessif au milieu duquel nous vivons et combien la vie un peu rude est salutaire à la santé. Je suis pourtant forcée d'avouer que j'ai bien joui à l'Alberta-Hôtel de retrouver un lit, des repas de viande fraîche, des journaux surtout ; puis je pense à ces pauvres missionnaires que j'ai rencontrés et vénérés sur ma route ; mon cœur se serre en pensant qu'ils restent là-bas, bien loin dans le Nord, et que, dans quelques jours, sans livres, sans journaux, sans lettres, ils seront plongés dans les trois mois de la grande nuit arctique.

Comtesse G. de Méhérenc de Saint-Pierre.

SOMMAIRE

Rome. — Monseigneur Augustin Dontenwill 421
Canada. — De Québec à la Baie d'Hudson 431
Première Province des Etats-Unis. — Les nouvelles Missions du Nébraska 436
Athabaska et Mackensie. — En dehors de la civilisation . . 446
Basutoland. — Extrait d'une lettre du R. P. Foulonneau . . 477
NOUVELLES DIVERSES. — Dédicace de la nouvelle Cathédrale de Saint-Boniface 480
La Cause du Père Albini 496
L'Administration générale de 1908 502
Conférences sur le Sud de l'Afrique 503
VARIÉTÉS. — Le Vénérable Père Eymard, fondateur de la Congrégation des Pères du Très Saint-Sacrement 504
Avis 506
Indult pontifical (indulgence plénière pour la Fête de l'Immaculée Conception, en 1908) 507
Oblations 508
Obédiences 512
Nécrologie 515
Bibliographie. — Vers elle 517
Table 518